

Analyse stylistique des locutions nominales en amazighe¹

Malika Chakiri
Laboratoire Dynalang-SEM
Paris-Descartes

« La cogitation d'une similitude délecte l'esprit »
Fouquelin, A. (1990 : 114)

This article is dedicated to the analysis rhetoric of devices. We shall examine therein the metaphoric functioning of the nominal locutions in tamazighte, a dialect in the Moroccan Middle Atlas. This examination will bring to light the semantic construction of the locutions in these stylistic devices.

Dans toutes les langues naturelles, la formation des unités lexicales complexes obéit au principe de l'économie linguistique. En effet, l'évolution, aussi bien économique que sociale, donne naissance à de nouveaux objets, et s'il fallait une nouvelle dénomination pour chaque objet, la mémoire de l'homme serait dans l'incapacité de jouer son rôle. D'où le recours de la langue à des concepts déjà existants. En s'appuyant sur une certaine analogie prototypique, elle opère une abstraction permettant un transfert du domaine matériel aux domaines abstrait, psychique et moral. Cette transposition se fait principalement grâce au processus de métaphorisation ou d'analogisation. En effet, ces unités lexicales complexes que nous appelons ici « locutions » sont, à l'origine, des créations individuelles de figures : « figures de style », « figures de sens », « figures de discours » ou « tropes ». Ces figures se généralisent, lors des échanges verbaux et des interactions sociales, pour devenir, ensuite, des locutions, formant ainsi de nouvelles unités dont le sens global diffère, le plus souvent, de celui de la séquence d'origine (Chakiri, 2007, 2008).

¹ - Les exemples étudiés sont issus du glossaire annexé à notre thèse de doctorat : *Le figement linguistique en berbère. Aspects syntaxique et sémantique*, Université Paris-Descartes, UFR des sciences humaines et sociales-Sorbonne, décembre 2007.

- Pour la traduction des composants de chaque locution, nous nous sommes basée sur notre connaissance de la langue en tant que locutrice native. Chaque locution est suivie de trois traductions : 1. traduction juxtalinéaire ; 2. traduction littérale (excepté pour les cas où elle n'est pas possible) et 3. traduction littéraire.

- Symboles phonétiques : voyelles : *a, i, u* et *ə* pour noter le schwa. Semi-voyelle : *w, y*. Consonnes : *p, b, t, d, k, g, l, m, n, s, z, š, ž, ħ/ε* notent les fricatives pharyngales sourde et sonore, *x/ġ* les fricatives vélares sourde et sonore, *h* la spirante, *q* l'occlusive dorso-uvulaire, *r* la vibrante apicale. Le point sous la lettre indique l'emphase, le *w* en exposant note la labiovélarisation, le trait sous la lettre note la spirantisation, le dédoublement de la consonne indique la gémination.

- Abréviations : A : aoriste, FM : formant, N : nom, EA : état d'annexion, litt. : littérale, sa : signifiant, sé : signifié, prép. : préposition.

Cet article est consacré à l'analyse rhétorique des figures. Nous y examinerons le fonctionnement métaphorique des locutions nominales relatives au parler tamazighte des Aït Wirra au Moyen Atlas marocain. Envisager un rapprochement entre les figures de style et les locutions se justifie par le fait que toutes les deux aboutissent à la fixation de configurations dans une langue donnée. Cet examen permettra de mettre en évidence la construction sémantique des locutions dans ces figures de style. Pour ce faire, nous nous sommes basée sur le modèle de Bernard Pottier (1987) qui retient quatre niveaux : référentiel, conceptuel, linguistique et discursif. Le niveau référentiel est la présupposition de l'existence d'un stimulus qui produit des sensations et des perceptions. Au niveau conceptuel, ont lieu la perception et la conceptualisation. C'est-à-dire « la saisie mentale, de la représentation construite à partir du référentiel » (*ibid.*). Au niveau linguistique, ont lieu les opérations d'exploitation d'un système de signes, *i-e* l'utilisation des moyens fournis par une langue naturelle donnée et que l'usager est censé posséder et maîtriser. L'actualisation des potentialités de la langue, qui deviennent du dit, s'effectue au niveau du discours. Ces quatre niveaux peuvent être examinés d'un point de vue onomasiologique (du concept à son expression) ou sémasiologique (de l'expression au concept) et rendent compte des étapes par lesquelles se déroulent des opérations de perception, de conceptualisation, de sémiotisation et d'énonciation.

Notre objectif ici est, d'une part, de dégager les procédés de formation des différentes figures qui sous-tendent les locutions nominales et, d'autre part, d'analyser les différentes étapes du transfert métaphorique permettant leur création.

Métaphorisation, conceptualisation, dénomination

Les figures de discours constituent un domaine d'investigation inépuisable. Elles ont fait couler beaucoup d'encre et octets dans différentes disciplines. Cet intérêt est lié au fait que les figures sont des mécanismes essentiels à l'enrichissement lexical et ce, à plus d'un titre. Elles portent soit sur des unités monolexicales, et le transfert qui en résulte aboutit à des acceptions nouvelles de l'unité, soit sur des unités polylexicales, et dans ce cas, le transfert aboutit, au fil du temps, à une fusion sémantique du groupe, souvent accompagnée d'une désémantisation des éléments, ce qui donne lieu à des séquences figées souvent lexicalisées. La création de ces unités polylexicales se fonde sur « un stéréotype relevant d'une convention socioculturelle tout autant que sur un prototype d'ordre perceptif » (Tamba, 1981 : 220). En effet, les images véhiculées par certaines configurations présentent pour le conceptualisant une certaine similitude avec le nouveau référent, ce qui rend possible la métaphorisation. Dès lors, les figures de style, notamment la métaphore, sont considérées comme des mécanismes fondamentaux dans l'appréhension et l'organisation mentales du monde (Aristote, 1405a). Elles consistent à employer une unité ou une suite d'unités avec une signification qu'elle n'a pas habituellement ; cet emploi nouveau peut être la source d'ambiguïté chez l'interlocuteur parce qu'il n'y a pas forcément de compatibilité entre le signifiant (sa) et le deuxième signifié (sé2). Les exemples suivants illustrent ce phénomène. Ils se rapportent respectivement au français et au tamazighte :

tête de loup (sa)
 « tête + loup » (sé1)
 « brosse » (sé2)

mm şşaya
 celle qui a jupe
 « celle qui porte la jupe » (sé1)
 « citrouille » (sé2)

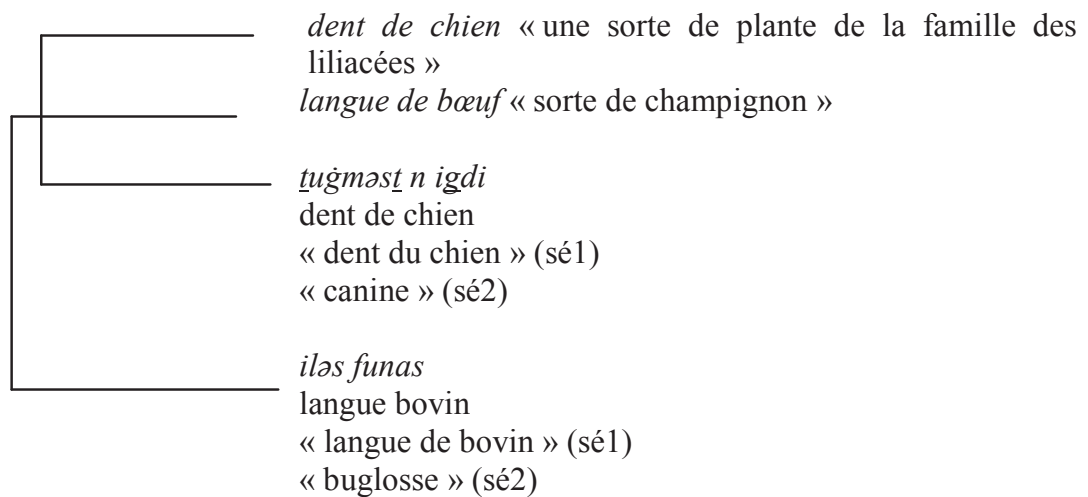
Dans ces exemples, le signifié dénoté (sé1) et le signifié connoté (sé2) présentent pour le conceptualisant une certaine analogie rendant possible la métaphorisation. Celle-ci, en tant qu'opération conceptuelle d'observation des ressemblances et similarités, est à l'origine de ces expressions. Effectivement, après la perception et la conceptualisation d'une analogie entre deux objets, deux expériences ou deux faits, on transfère un signe d'un domaine qui lui est propre à un domaine d'application métaphorique ou figuré. D'où le sé2 (voire sé3). Ce transfert peut être présenté comme suit :

Locution nominale	Domaine-source	Domaine-cible
<i>tête de loup</i>	faune	instrumental
<i>mm şşaya</i> « citrouille »	humain	flore

Il s'agit donc d'un processus où, à partir de la perception des parties saillantes du référent, de nouvelles dénominations voient le jour. En effet, le sujet conceptualisant perçoit un objet A avec l'éclairage d'un objet B, préalablement vécu et présentant, du moins pour le sujet conceptualisant, une similitude quelconque avec l'objet A.

Ce faisant, la dénomination ou la création de nouvelles unités lexicales ne se fonde pas seulement sur des similitudes morphologiques, mais également sur une représentation socioculturelle d'une communauté ayant sa propre organisation du monde référentiel, ses propres conventions et ses propres normes. Cela veut dire que les communautés linguistiques ne partagent pas forcément les mêmes perceptions. En effet, malgré le contact des langues, le découpage du monde référentiel demeure propre à chaque communauté linguistique.

Prenons les exemples suivants qui se rapportent tour à tour au français et au tamazighte :



En les examinant, on constate une différence entre ce que désigne chaque locution dans ces deux langues, même si elles sont constituées des mêmes items lexicaux. Autrement dit, « les êtres et les objets du monde où vit un peuple ne sont pas appelés n'importe comment dans la langue de ce peuple : il y a des habitudes de nommer [...]. Et ces habitudes sont liées dans le lexique. Les habitudes de nommer ne se reconnaissent pas dans les signes arbitraires (hérités ou importés), mais dans les dénominations motivées, formées sur la base des signes arbitraires sous l'effet de pratiques onomasiologiques peu à peu enracinées, qui résistent même aux changements morphologiques » (Cottez, 1987 : 175).

Dans ce qui suit, seront présentées les différentes figures de style, produits de la métaphorisation. Celle-ci s'exprime dans le domaine linguistique par plusieurs tropes dont la métaphore, la métonymie, l'allégorie, la personnification et l'euphémisme.

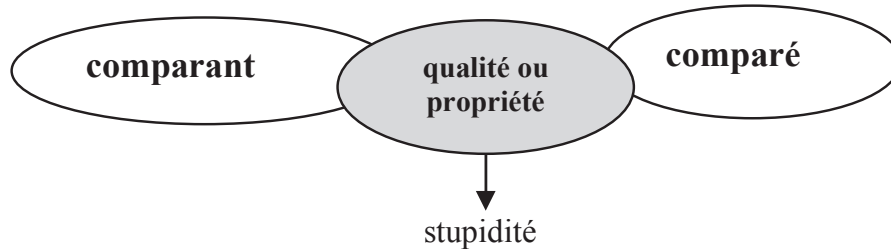
Métaphore

Si la métaphore se base sur une certaine ressemblance ou similitude perçue et conceptualisée pour créer de nouvelles unités lexicales, selon la nature du catégorisé et du catégorisant et selon l'objet sur lequel porte la relation de similitude, deux types fondamentaux de projections de similitude peuvent être soulignés :

- *analogie prototypique*
- *analogie iconique*

Le premier type d'analogie relève des métaphores dites « d'appartenance ou d'inclusion ». L'analogie, dans ce cas, se base sur un prototype qui ne se trouve pas forcément impliqué dans l'expression à travers l'unité lexicale qui le désigne mais qui peut l'être par l'un de ses dérivés. Selon le foyer métaphorique impliqué par cette relation, l'analogie s'effectuera par rapport à une qualité ou à une propriété comme dans l'exemple suivant où le point commun entre l'être humain et l'âne est la stupidité :

ixəf n uɣyul
tête de âne (EA)
« idiot »



Dans d'autres cas, l'analogie s'effectue par rapport à un modèle. Il est ici question d'une instance servant de parangon pour exprimer une idée précise. Cette instance est en relation, dans la plupart des cas, avec l'expérience et les pratiques de la vie quotidienne. Exemple :

tuf tɛalba
elle est mieux que maîtres en sciences religieuses
« ivette » (plante)

Cette dénomination est fondée sur l'efficacité supposée de cette plante dans la cure de certaines maladies.

Le second type d'analogie se limite à une simple similitude s'appuyant sur l'iconicité du référent. C'est le cas de la majorité des locutions nominales de notre corpus :

iləs funas
langue bovin
« buglosse »

ifər n dzzizwa
aile de abeille
« aile de l'abeille »
« mélisse »

aɗar n ufullus
pied de coq
« pied du coq »
« Pourpier »

Métonymie

La métonymie, ou trope par correspondance dans la terminologie de Fontanier, sert à désigner une notion par « un terme autre que celui qu'il faudrait, les deux notions étant liées par une relation de cause à effet [...], par une relation de matière [...] ».

Elle porte, contrairement à la métaphore, sur une relation référentielle. De ce fait, elle permet de catégoriser une chose par une autre avec laquelle elle est liée, sans toucher à l'intégrité conceptuelle de ses constituants. Traditionnellement, on distingue quelques rapports qui peuvent exister entre les unités propres et les unités qui les remplacent par métonymie. Ci-dessous quelques exemples :

Relation contenant/contenu

bu ħbba « fusil » (litt. « celui qui a une balle ou une graine »),

la dénomination, ici, est d'ordre métonymique puisqu'elle s'appuie sur l'un des constituants du référent, à savoir les balles.

Relation matière /objet

mm uḡrum

« poêlon pour cuire le pain »

(litt. vendeuse du pain ou celle qui fait le pain ou qui a le pain)

Relation lieu d'origine/produit

tulqđ aman « sorte de plantes »

(litt. celle qui ingurgite de l'eau »

Cette plante tire son nom de son lieu de croissance, à savoir le bord des rivières et des ruisseaux.

Allégorie et personnification

Allégorie ou « parler autrement », « parler par image », est une figure de style toujours confondue avec la personnification car elle suppose une relation analogique ayant pour comparant un être animé. Elle « consiste dans une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble, par laquelle on présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, propre à la rendre plus sensible et plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucune espèce » (Fontanier, *op. cit.* : 114).

Bien que l'allégorie et la personnification puissent, sous un certain angle, être considérées comme des figures extrêmement analogues, elles s'opposent dans la pratique pour devenir deux figures indépendantes. En effet, tandis que la personnification permet un changement de registre en passant d'un domaine de l'animé concret et réel à celui de l'inanimé, l'allégorie, quant à elle, provient d'un déplacement dans l'ordre de l'abstrait. Elle remplace une notion abstraite par une image dont les traits sémantiques qui la composent relèvent de l'animé.

L'allégorie et la personnification sont toujours confondues avec la métaphore filée car elles véhiculent deux lectures ou plus. L'une est dénotée, les autres sont connotées ou figurées. Exemples :

mm wašbar

celle qui a ongles (EA)

« celle qui a de longues griffes » (sé1)

« faucheuse » (sé2)

bu t̄lxuṭam

celui qui a bagues (EA)

« celui qui a des bagues » (sé1)

« bijoutier » (sé2)

« annulaire » (sé3)

m lləḡ tazlafin

FM. lécher + A grands plats en bois

« celui qui lèche les plats » (sé1)

« index » (sé2)

Azzar n iggdan

cheveux de chiens

« cheveux des chiens » (sé1)

« capillaire » (sé 2)

Euphémisme

L'euphémisme est une tournure ou une figure servant à masquer des tabous et des inhibitions. On y recourt pour ne pas choquer le récepteur ou pour éviter l'effet indésirable que peut produire un énoncé ordinaire. Il se réalise souvent par la substitution d'une locution à une unité simple. Exemples :

Locution nominale	Correspondant simple
<i>mm uḡrum</i> (litt. celle qui a le pain), « Poêlon en terre cuite »	<i>tumlilt</i> ²
<i>aman n tasa</i> (litt. eau du foie), « urine »	<i>ibzziḍan</i>
<i>taməmt n waman</i> (litt. dattes d'eau), « laurier rose »	<i>alili</i>
<i>t̄inyi n nnemt</i> (dattes de la nourriture), « sel »	<i>t̄isənt</i>

Comme il n'est pas séant de parler des humeurs, des déchets secrétés par le corps, il arrive qu'au lieu d'utiliser le terme spécifique *ibzziḍan*, le locuteur recourt à la locution *aman n tasa* (litt. eau du foie), appropriée à des contextes où l'intimité n'est pas de mise. Il en va de même pour les unités lexicales *tumlilt*, *t̄isənt* et *alili* qui n'ont pas le droit d'être prononcées le matin car elles sont conçues négativement. Parler de « sel », de « laurier rose » et de « poêlon en terre cuite » par l'intermédiaire des unités simples (*t̄isənt*, *alili* et *tumlilt*), est de mauvais augure et, de ce fait, constitue un manque de respect envers l'interlocuteur, d'où le recours aux locutions qui leur correspondent. En ce sens, l'euphémisme peut être considéré

² Bien que le vocable *tumlilt* (litt. la blanche) soit lui-même un euphémisme, c'est-à-dire le substitut des mots interdits *afan*, *tasslit* et *anəxdam* (appellations non attestées synchroniquement dans le parler des Aït Wirra), il a perdu au fil du temps sa valeur euphémique par une sorte d'usure de l'expression euphémique. Cette usure explique le recours à une nouvelle expression pour détourner l'ancienne devenue tabou à son tour.

comme une figure « d'ordre social » car il permet « à l'instance énonciatrice de négocier l'équilibre rituel de la communication » (Bonhomme, 2005 : 251).

Dans le même ordre d'idées, et pour des raisons socio-psychologiques, il n'est pas fait usage de l'unité lexicale *lkunsir* « le cancer » pour désigner cette maladie, il lui est préféré l'une des expressions suivantes : *wattax ur iri rbbi* « litt. celui que Dieu déteste », ou *wattax yaḍān* « litt. l'autre ».

Cela étant, des locutions qui ont été créées comme des unités de substitution, sont loin d'être à l'abri de l'interdiction. En effet, elles peuvent être, dans certains cas, menacées et classées dans le registre des mots interdits. Nous avons relevé, deux exemples, dans notre corpus :

war igəş (litt. celui qui n'a pas l'os) et *bu yiles* (litt. celui a langue) qui désignent respectivement le sexe de l'homme et de la femme, ne sont plus des vocables favorisés pour désigner ces organes. Ils ont été remplacés par le mot simple *igšan* (litt. les os) : *nḡanṭ igšan nəs* (litt. il a mal à ses os).

Conclusion

En définitive, cette analyse rhétorique des locutions nominales, nous a permis de mettre en évidence les faits suivants :

(i) L'opération conceptuelle de métaphorisation permet la création de nouvelles unités lexicales comme les locutions. C'est la perception d'une analogie ou d'une saillance qui permet de conceptualiser une expérience par l'intermédiaire d'une autre. D'où la dualité d'un signifié analytique et d'un signifié locutionnel. Le premier correspond à la concaténation des différents signifiés des éléments constituant la locution. Le second est obtenu grâce à une synthèse sémantique qui suspend le sens des constituants de départ pour mettre ainsi en latence le sens littéral de la locution, d'où l'émergence du sens locutionnel.

(ii) Le processus de métaphorisation dans une langue ne dépend pas uniquement de son système linguistique, *i-e* de ce qui est établi dans cette langue comme manière de voir et de dire *hic*, *nunc* et *sic*, mais également des connotations socioculturelles propres à chaque langue ou communauté linguistique.

(iii) S'il est communément admis que les locutions n'ont d'utilité que de combler un manque lexical et qu'elles apparaissent à partir du moment où les dénominations adéquates n'existent pas, nous avons néanmoins montré que la création de ces unités polylexicales remplit très certainement d'autres fonctions dont, principalement, les fonctions d'ordre discursif et notamment les unités qui servent à éviter des tabous et des inhibitions culturellement établis.

Références bibliographiques

- Amossy R. et al. (1997), *Stéréotypes et clichés, langue, discours, société*, Paris, Nathan.
- Aristote (1405), *Rhétorique*, traduit par Paul Ricoeur dans *La métaphore vive* (1975).
- Bonhomme, M. (2005), *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
- Chakiri, M. (2007), *Le figement en berbère. Aspects syntaxique et sémantique*, Thèse de Doctorat, Université Paris-Descartes, UFR des sciences humaines et sociales-Sorbonne.
- Chakiri, M. (2008), « Un bouquet de locutions nominales », *Langage et société* (à paraître).
- Cottez, H. (1987), « Sur quelques problèmes de la dénomination », *Cahiers de lexicologie*, 50, p. 165-176.
- Destaing, E. (1925), « Interdictions de vocabulaire en berbère », in *Mélanges René Basset*, T. III, Paris, Leroux, p. 177-277.
- Du Marsais et al. (1977), *Traité des tropes*, Paris, éd. Nouveau Commerce.
- El Adak, M. (2006), *Le figement lexical en rifain : étude des locutions relatives au corps humain*, Thèse de Doctorat, Paris, INALCO.
- Fontanier, P. (1968), *Les figures de discours*, Paris, Flammarion.
- Kleiber, G. (1984), « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, p.77-94.
- Le Guern, M. (1987), « Parole, allégorie et métaphore », *Parole-figure-parabole*, Jean Delmore (dir), Lyon, P.U. de Lyon, p. 23-35.
- Lyons, J. (1990), *Sémantique linguistique* (traduction de Duraud et Boulonnais), Paris, Larousse.
- Mounin, G. (1994), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF.
- Pottier, B. (1987), *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette (2ème édition 1992).
- Pottier, B. (1992), *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- Tamba, I. (1981), *Le sens figuré*, Paris, PUF.